

# LE CHEMIN DE LA FRONTIÈRE

Ce texte est une traduction de l'article « Il sentiero della frontiera », paru dans Nunatak n°28, extrait du premier chapitre du roman inédit de Claudio Lavazza, *La Brigade de l'Impossible*.

Depuis la prison de Teixeira, à l'extrême Nord-Ouest de la péninsule ibérique, Claudio nous raconte un épisode de passage de frontière à mi-chemin entre rêve littéraire et expérience de vie. En le publiant, il nous plaît de croire que Claudio a pu revivre un instant de liberté qui le lie comme nous aux montagnes qui ont vu nos pas de fugitifs.

**I**l ne fut pas facile d'arriver au pied du col de la frontière. Les montagnes, début février, étaient encore enneigées et les nuages recouvraient une grande partie des cols frontaliers que nous pensions emprunter. José, espagnol et montagnard expérimenté, tira de son sac une longue-vue et commença à inspecter de fond en comble le sentier sinueux qui conduisait à la frontière entre la France et l'Italie. « On n'y voit rien avec ce putain de brouillard de merde. »

Je suggérai que la meilleure chose à faire était de s'approcher lentement en gardant une distance d'une trentaine de mètres entre nous. Monica posa le sac pesant

qu'elle avait sur les épaules. « Adriano, est-ce que tu montes le viseur ? »

« Oui, j'ai juste besoin d'une minute pour le régler sur la distance maximale, même si avec ce brouillard ça ne servira à pas grand-chose. »

Puis ce fut le silence. Nous avions tous l'oreille tendue... On entendait au loin les bruits des branches sèches brisées par les rafales de vent, qui de temps à autre, remontaient de la vallée.

Il n'y avait pas de doute : si une patrouille de gardes-frontières arrivait, le bruit de son 4x4 la devancerait à des kilomètres. Le danger, pourtant, était que les gardes-

frontières se trouvent déjà là, postés au début du chemin.

Il était dix heures du matin, la pire heure pour passer la frontière. L'idéal aurait été de se mettre en marche au lever du jour, aux toutes premières lueurs de l'aube... Mais les bus qui menaient au dernier village de ce coin des Alpes, à l'endroit où commençait le chemin vers la frontière, arrivaient le dimanche à neuf heures du matin, et à cette heure-ci, les patrouilles devraient déjà être postées aux endroits stratégiques. D'où nous étions, il était difficile de les voir.

« Nous ne pouvons pas rester cachés ici toute la journée à attendre que ces porcs fassent une erreur et se montrent à découvert. »

Je terminai de monter le fusil de précision TOKAREV M38/40, j'ajustai le viseur à la distance que me suggéra José, lui procurant une vision plus ou moins acceptable. « Monica, prends-le, toi, cherche-toi un bon endroit et ne bouges plus de là. Gino et moi irons sur le sentier comme des promeneurs du dimanche : s'ils nous arrêtent, nous vous avertirons par radio... sans parler... simplement en appuyant rapidement sur le bouton d'appel trois fois de suite. Nous essayerons de les obliger à sortir de leur cachette pour nous fouiller et ce sera le moment où, tu les auras, Monica, dans ta ligne de mire. J'espère qu'il ne sera pas nécessaire d'appuyer sur la détente, Gino et moi sommes plutôt doués pour désarmer les flics... mais tout dépendra de la situation... Si l'un d'eux resté à couvert nous met en joue, le seul choix qu'il nous restera sera de prendre en otage un des agents le plus proche en l'entraînant à terre avec nous pour l'obliger à sortir à découvert. »

« D'après les informations que nous avons, ils ne devraient pas être plus de cinq. » répondit Gino.

« Quatre vont venir demander les papiers d'identité et le dernier, le plus dangereux, restera à son poste en nous pointant de son arme. S'ils nous ordonnent de nous approcher, nous n'obéirons pas : nous ferons semblant de ne pas comprendre la langue, ça nous donnera un petit avantage... Et on prendra un air effrayé, mais sans tourner le dos, on commencera à revenir en arrière lentement. »

« Tu les verras, Monica. », lui dis-je en la fixant... Ces yeux n'étaient plus les mêmes que ceux qui s'étaient fermés, surpris par le bruit du tir, le jour où nous avions essayé le fusil... c'était alors la première fois qu'elle tirait avec une arme pareille, et évidemment, le projectile n'avait pas fait mouche et s'était perdu très loin du pantin que nous avions placé comme cible, à trois cents mètres de là.

Elle me répondit avec un regard sûr d'elle : « Je ne le louperai pas, Adriano, sois tranquille. »

J'avais confiance en elle. Durant les années que nous avons passées ensemble, j'avais pu vérifier à plusieurs reprises la précision avec laquelle elle tirait... son sang-froid faisait peur... Tous s'accordaient pour dire que, dans le groupe, c'était Monica qui visait le mieux.

Le brouillard se dissipait lentement. C'était le moment de bouger, nous avions devant nous encore une longue journée et ce n'était pas une bonne idée de rester là dans les buissons. Nous sommes sortis prudemment de notre cachette et très lentement nous avons commencé à gravir le sentier avec l'estomac noué comme à chaque fois que le danger s'approche.

Une sensation qui, dernièrement, était devenue familière. Chacun l'assimilait à sa façon : moi, me réfugiant dans un mutisme sépulcral ; Gino, maudissant, les dents serrées, tout ce qui l'entourait. À moins de dix mètres de l'endroit où nous craignons de rencontrer les gardes, un bruit épouvantable nous fit sursauter, nous nous sommes jetés sur les genoux... la foutue habitude des camps d'entraînement avait trahi nos origines guérilleros... *Adieu l'espoir de passer pour des promeneurs du dimanche en excursion en montagne...* ce fut la première chose qui traversa mon esprit ! Gino, à sa façon, explosa en une rafale d'injures qui allaient du Créateur à la bonne femme qui avait accouché des gardes. Il ne nous restait alors d'autre option que de se jeter par terre, de rouler dans les hautes herbes et de sortir ce que nous avions sous nos pardessus. Des AK47... Je visais droit vers l'endroit d'où le fracas provenait, convaincu d'entendre en même temps le fatidique « Halte ! Garde-frontière ! »

Je pensais presque aussitôt à Monica qui assistait à la scène derrière son viseur comme s'il s'agissait d'un film. « Du calme, Monica. », me murmurai-je en me mordant la lèvre...

Et à Gino : « Doucement, Gino, au nom de tout ce qui t'est le plus cher dans cette vie. Ne fais pas de bêtises, comme la fois où, alors qu'une patrouille de carabiniers approchait, tu lui as déchargé dessus tous les coups de ton pistolet. Attends qu'ils sortent à découvert, s'ils font les crétins, nous les criblerons... à cette distance on ne peut pas les manquer, même s'ils sont une dizaine. »

Un sanglier ! Un sanglier de merde gras et apeuré sorti comme une balle d'un canon en courant vers le bas et entraînant avec

lui de la terre, des pierres et des branches sèches ! Quelle frayeur nous causa ce maudit sanglier ! Par radio, je racontais aux compagnons qui étaient restés en arrière ce qu'il venait de se passer. L'animal était en train de manger les restes des sandwiches, de cuisses de poulet et de pommes pourries que les gardes avaient laissés par terre. Ceci nous confirma que les informations reçues sur leur présence à cet endroit étaient correctes. Mon cœur battait encore comme un moteur poussé à fond. Je ne réussis à voir l'animal qu'une fraction de seconde... trapu et lourd comme un char d'assaut... cent kilos de masse musculaire lancés à pleine vitesse, comme échappant aux tirs des chasseurs. Ce sanglier savait comment sauver sa peau, n'hésitant pas un instant à contre-attaquer. Si on s'était trouvés sur son chemin, il nous aurait renversés tous les deux... Par contre, le nombre de choses qui nous passent par la tête, à nous les êtres humains, avant de réagir face au danger ! Je dis à Gino : « Ben, tu vois, tu es comme lui : tu réagis au quart de tour ! »



Il se mit à rire... L'animal ventru, avec son ouïe et son odorat aiguisés, nous avait senti depuis le début, il nous avait tenu à l'œil pendant qu'il se chargeait à fond de son repas. Quand il nous vit approcher, il se cacha, se tendit comme la corde d'un arc et vlan ! déboula tout à coup comme une flèche. Une bonne tactique, assurément. Même un chasseur expérimenté aurait mis un instant à se remettre de sa peur et à pouvoir tirer avec précision sur cette fusée que rien n'arrêtait. Nous sommes passés près du point d'observation des gardes, en faisant attention de ne laisser aucune trace sur le sol retourné par les défenses du sanglier. Nous ne devons pas laisser de traces de notre passage. Nous avons continué à monter et après une demi-heure nous avons contacté par radio nos compagnons restés en arrière.

« Vous pouvez monter, la route est libre, nous nous arrêtons là où commencent les rochers et nous vous attendons... Terminé. »

– Bien reçu. »